

Martin Buber et les chrétiens

par Rudolf PFISTERER

Dans ses conférences, dans ses publications et par son existence même, Martin Buber a interpellé les chrétiens. Etre interpellé, qu'est-ce à dire ? Cela signifie tout d'abord que les partenaires se sentent concernés l'un par l'autre, qu'ils ne peuvent s'ignorer, qu'ils tentent de dialoguer, qu'ils se portent une estime réciproque. Il n'est pas toujours facile de se laisser interpellé ; car il ne s'agit pas simplement d'échanger des propos aimables, mais il faut essayer de comprendre l'autre sans se dissimuler les conséquences de la vérité, même si elles sont dures à entendre. L'interpellation doit mettre à nu des aspects de la foi de l'autre, qui ont été négligés ou refoulés. Si l'autre tient bon face à cette interpellation, celle-ci conduit à un enrichissement fécond à travers la critique. La voix convaincante d'un ami ne peut que susciter la purification de son partenaire dans le dialogue.

Tel est l'esprit dans lequel je veux aborder mon sujet. Je le traiterai en quatre thèses.

Thèse 1. - L'alliance du Dieu vivant conclue avec le peuple d'Israël est une alliance perpétuelle (Gn 17, 7) et éternelle (Jr 32, 40). L'alliance ne peut avoir été dénoncée. Le peuple d'Israël reste le peuple élu.

Le 14 janvier 1933, une quinzaine de jours avant l'avènement de Hitler, Martin Buber déclarait à Stuttgart lors d'une discussion avec le professeur Karl-Ludwig Schmidt :

J'habite à peu de distance de la ville de Worms, à laquelle je suis lié par une tradition venant de mes ancêtres ; de temps en temps je me rends dans cette ville. Quand j'y arrive, je vais d'abord à la cathédrale (...) En regardant cette cathédrale, j'en fais le tour, rempli d'une joie parfaite. Ensuite, je me rends au cimetière juif. Celui-ci consiste en pierres obliques, informes et sans direction. Je me place au milieu de ce cimetière, et je regarde, à partir de ce cimetière bouleversant, l'harmonie splendide (de la cathédrale) (...) Je me suis tenu là et j'ai eu l'expérience de tout - j'ai subi moi-même la mort, les cendres, les pierres fendues. Une détresse silencieuse m'envahit. Mais l'alliance n'est pas dénoncée pour moi. Je suis cloué au sol, renversé

comme ces pierres. Mais l'alliance n'est pas dénoncée pour moi. La cathédrale est telle qu'elle est, le cimetière est tel qu'il est. Mais l'alliance n'a pas été dénoncée pour nous, le peuple juif.

Ces lignes que confirme l'épître de Paul aux Romains (11, 2) : « Dieu n'a pas rejeté son peuple », sont d'une importance capitale. Cette interpellation vigoureuse va au cœur de l'Évangile. Malheureusement, nous avons fait l'expérience que la claire exhortation de Paul a été oubliée pendant l'histoire de l'Église, avec toutes les conséquences que l'on sait. Si l'on veut tenir compte de l'authenticité du message biblique, c'est-à-dire, de la permanence de l'élection d'Israël, on doit être reconnaissant à Martin Buber de cet appel fraternel.

Car la fausse doctrine du rejet d'Israël est devenue la matrice féconde de tous les antisémitismes. Si l'on veut venir à bout de ce fruit vénénéux qui a fait tant de victimes, il faut s'attaquer à sa racine. Un antijudaïsme subtil et dissimulé doit être dépisté ; un feu qui couve sous la cendre peut provoquer un incendie si l'on n'y veille. Un exemple nous suffira à montrer l'actualité des paroles de Martin Buber. Cette année même (1978), dans une méditation destinée à préparer un sermon sur les juifs, on a pu lire ceci :

Les juifs se sont retirés de l'aventure de la foi (...) Ils s'abritent dans la sécurité de leur religion (...) Comme, *extra Christum*, rien n'est possible sinon la culpabilité et la mort, l'incrédulité envers l'Évangile provoque le jugement.

Face à ces propos consternants, il faut, plus que jamais, revenir à ce que Buber dit de l'alliance. Car la différence entre juifs et chrétiens n'exclut pas leur entente. Il faut partir de la conviction que c'est l'alliance du même Dieu vivant qui nous fait exister et qui crée une communauté par-delà la rupture. Dans une lettre au professeur Karl Thieme, Martin Buber s'exprimait ainsi :

Le judaïsme et le christianisme sont tous deux eschatologiques, mais en même temps ils ont tous deux place dans le dessein de Dieu. Le différent qui sépare juifs et chrétiens et la relation qui les réunit viennent de là. C'est seulement à partir de là que l'on peut situer et comprendre à la fois leur différence et leur entente.

La différence, c'est l'essence même de la rencontre, mais c'est aussi la chance d'écouter l'autre et de se faire corriger et enrichir par lui. Comme chrétiens, il nous faut apprendre que, du fait de la permanence de l'alliance, le peuple de Dieu est une réalité plus large que l'Église fondée sur le message du Christ en la personne de Jésus de Nazareth.

Il est essentiel que nos amis juifs nous rappellent toujours cette vérité capitale : Jésus est juif. La judaïcité de Jésus n'est pas un accident de l'histoire ; elle a un impact sur son message. Martin Buber a toujours manifesté une compréhension, je veux dire un amour, envers Jésus. Vous connaissez peut-être ce passage célèbre :

Dès ma jeunesse j'ai vu en Jésus mon grand frère. Que le christianisme l'ait regardé et le regarde comme Dieu et sauveur, m'est toujours apparu comme un fait de la plus haute importance que, pour lui comme pour moi, je dois m'efforcer de comprendre (...) Ma relation personnelle d'ouverture fraternelle à Jésus n'a cessé de devenir plus forte et plus claire¹.

Buber souligne par là l'attachement fondamental et essentiel de Jésus au judaïsme. A partir de cette affirmation, il nous est demandé à nous chrétiens, de tenir compte de cet enracinement de Jésus dans la tradition biblique et juive. Il faut être très clair : comme chrétiens, nous nous appuyons et nous nous mouvons sur des fondements juifs. Toute tentative d'aryanisation de Jésus sape la base même de l'Évangile. Cela s'étend naturellement à toutes les nations ; toute « nationalisation » de l'Évangile, par exemple par une théologie africaine prenant le relais d'une conception plutôt occidentale, conduit au même échec. Jésus n'est ni Français, ni Allemand, ni Noir, ni Jaune - il est Juif. Et, comme Juif, il est en même temps, témoin de la souveraineté de Dieu qui dépasse toutes les nations, et il manifeste la révélation de Dieu qui s'adresse à toutes les nations.

Thèse 2. - La révélation du Dieu vivant consiste dans le fait qu'il nous adresse sa Parole en nous invitant au dialogue.

Le dialogue est possible et peut être réalisé parce que Dieu se révèle comme « Dieu auquel nous pouvons nous adresser parce qu'il s'adresse à nous »². Dieu prend l'initiative par sa parole afin que nous puissions lui répondre. Buber souligne que ce dialogue exclut une systématisation trop rigoureuse. Il refuse toute définition qui risque d'étouffer la relation vivante, mais il rejette également toute formule dans laquelle on voudrait enfermer Dieu. Il n'est pas possible de faire violence à Dieu en falsifiant son Nom dans la magie. En parlant du Nom divin, Buber fait dire à Dieu :

Vous n'avez pas besoin de m'invoquer comme on invoque les esprits. Car je suis chez vous chaque fois que je veux être présent parmi vous, je n'anticipe aucune de mes décisions ; vous ne pouvez pas apprendre à me rencontrer ; vous me rencontrerez au moment où vous me rencontrerez.

Cette rencontre de Dieu avec l'homme, son partenaire, ne peut être institutionnalisée comme si la religion pouvait lui fixer des règles d'action. Buber nous met en garde en disant que « rien ne peut voiler la face de Dieu autant qu'une religion... Aucune religion n'a de monopole sur Dieu ». Buber ne peut admettre que la relation entre Dieu et l'homme soit remplacée par des affirmations et des phrases qui risquent de faire obstacle au dialogue et même de le rompre.

1. *Zwei Glaubensweisen*, p. 12.

2. Le texte allemand de Buber est plus concis : *Gott ist der anredbare, weil anredende Gott.*

Car il s'agit toujours d'être prêt à répondre à l'initiative de Dieu qui nous interpelle par sa Parole. C'est cette Parole qui fait la véritable conversion de l'homme. Dans une lettre du 13 décembre 1943, Martin Buber, après avoir indiqué que Blaise Pascal, lors de sa conversion en 1654, avait écrit : « Feu ! Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, et non Dieu des philosophes et des savants », poursuit :

C'est la conversion du cœur qui s'est produite en lui : il ne s'est pas détourné du non-Dieu pour se tourner vers Dieu, mais il s'est détourné du Dieu des philosophes pour se tourner vers le Dieu d'Abraham. Vaincu par la foi, il n'a que faire du Dieu des philosophes, d'un Dieu qui tient une place bien définie dans un système intellectuel. Il s'agit du Dieu d'Abraham, du Dieu à qui Abraham croit, du Dieu qu'Abraham aime. (Toute la religion des juifs, dit Pascal, n'a consisté que dans l'amour de Dieu) ³.

Une telle réponse souligne que Dieu veut nous associer à son dessein, nous mettre toujours dans une relation vivante qui s'étend à notre vie quotidienne, que cette vie doit être vécue dans une dimension de responsabilité si nous voulons être et rester des hommes dans le vrai sens du mot.

Ainsi nous sommes invités comme chrétiens à prendre au sérieux le caractère dialogal de la révélation. Il s'agit toujours d'une relation entre Dieu et l'homme et nous ne pouvons jamais nous satisfaire des doctrines et des formules qui risquent de nous renvoyer à la solitude. Comme Dieu agit toujours à notre égard, nous sommes invités à interpréter ses paroles comme des événements qui nous arrachent à nos vœux pour nous mettre en mouvement. Car le Dieu d'Israël est un Dieu d'action, un Dieu de rencontre et de mouvement. Martin Buber souligne cet aspect :

Il est beaucoup plus commode d'avoir affaire à une religion qu'au Dieu qui nous envoie pérégriner sans repos en nous arrachant à notre patrie et à la maison de notre père.

Thèse 3. - Ce dialogue est la source d'un double mouvement d'incarnation de la révélation : l'effort vers la « réalisation » et la chance du « retour » (teshouva).

L'appel d'Israël à la révélation du Sinaï, l'élection par l'alliance ne constituent pas un privilège. Il ne s'agit pas de ce népotisme dont on soupçonne souvent la relation du Dieu vivant avec Israël. Non ! Cet appel, ce dialogue, est une mise en service ; il est essentiel pour tout le peuple d'y obéir. Martin Buber souligne :

Israël n'est appelé à la vie qu'en tant qu'il ne se soumet pas à l'esprit des nations qui est indépendant à l'égard de Dieu. A eux, aux Israélites, il est dit : « Ne croyez pas que vous vous trouvez en sécurité grâce aux promesses ; ce qui importe, c'est la manière dont vous y répondez par vos actes.

3. *Briefwechsel*, 13 déc. 1943.

L'élection est liée à l'accomplissement de la volonté de Dieu (...) L'élection n'est pas un privilège à l'encontre des autres nations ; car elles aussi, elles sont des créatures de Dieu. »

Nous sommes ramenés par là au centre du message biblique, qui nous oriente toujours vers une « réalisation ». Toutes les définitions, toutes les discussions ne peuvent être que des étapes intermédiaires pour arriver aussitôt que possible au but : faire la volonté de Dieu. C'est ce qu'affirme Jésus dans ce verset du Sermon sur la Montagne : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des Cieux mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux » (Mt 7, 21). C'est pourquoi on ne peut qu'être reconnaissant à Martin Buber de revenir toujours sur son mot-clé, « réalisation ». Ainsi s'exprimait, il y a un siècle, un collègue de mon pays de Wurtemberg : « Ce qui n'est pas mis en pratique ne compte point » (*Was nicht zur Tat wird, hat keinen Wert*).

Mais que faire si l'on s'aperçoit qu'on ne fait pas la volonté de Dieu d'une manière adéquate ? La résignation et le désespoir seront-ils le refuge ultime ? Non. Il y a la chance du « retour » (*teshouva*). Le repentir ne suffit pas ; car il faut une démarche concrète pour recommencer. Il faut briser ce cercle infernal de la résignation et de la routine par la possibilité de la *teshouva*.

Martin Buber est très clair sur ce point :

La *teshouva* est un fait humain, mais aussi une possibilité universelle. On raconte que Dieu, lorsqu'il réfléchit à la création, la préfigura sur une pierre, comme un architecte trace un plan, et s'aperçut que le monde n'aurait aucune consistance. C'est pourquoi il créa la *teshouva* ; à partir de là, le monde est devenu consistant. Car Dieu lui a octroyé le salut, il lui a accordé par sa grâce la possibilité de se redresser dans un mouvement personnel lorsqu'il s'est séparé de Dieu pour se jeter dans les abîmes de l'égoïsme.

On comprend que Martin Buber qualifie ce retour (*teshouva*) d'événement décisif : « Dans la *teshouva* l'homme naît de nouveau comme enfant de Dieu », et il poursuit que selon une vieille légende : « Adam a appris de Caïn la puissance de la *teshouva* », ce que souligne une phrase de la tradition juive : « Les justes parfaits ne peuvent occuper la place qu'occupent ceux qui reviennent. »

L'accent mis sur cette possibilité de commencement nous interpelle, nous chrétiens : nous sommes conviés à ne pas regarder ce retour (*teshouva*) comme un acte déjà achevé qui se trouverait derrière nous et qui, à cause de cela, risquerait fort de nous maintenir dans une certaine sécurité au lieu de nous conduire vers des réalisations nouvelles. La *teshouva* se trouve toujours devant nous, nous encourageant à poursuivre le chemin d'obéissance auquel nous sommes appelés même s'il nous est demandé d'y marcher contre vents et marées. Quand Dieu appelle, il faut un écho. Dieu appelle Abraham : « Va-t-en de ton pays... » (Gn 12, 1).

Jésus dit à ses disciples : « Suivez-moi. » C'est toujours le même mouvement ; il faut partir de ce que nous sommes pour nous rendre où Dieu veut que nous soyons. Dans la parabole des deux fils, le cadet s'exprime ainsi : « Je me lèverai et j'irai vers mon père » (Lc 15, 18). C'est de cette chance qu'il s'agit, de cette possibilité de partir de nous-mêmes pour arriver à la communion avec Dieu. C'est ce qui se produit dans l'horizon de l'espérance.

Thèse 4. - Le dernier mot de Dieu, c'est l'espérance orientée vers la rédemption visible de toute la création. Actuellement, le monde des guerres et des injustices semble démentir catégoriquement la réalité d'une rédemption déjà accomplie. L'état de non-rédemption du monde est et reste une question sérieuse des juifs à l'adresse des chrétiens.

Une explication des termes s'impose au préalable pour éviter l'équivocité de la notion de rédemption. La signification chrétienne du mot tire son origine de l'action décisive de Jésus-Christ sur la croix et dans sa résurrection, avec une insistance sur le « tout est accompli » de Jean 19, 30, mais elle maintient l'attente de l'accomplissement final et visible à la Parousie du Christ ; dans la tradition juive, à l'inverse, la rédemption coïncide avec l'acte final du Dieu souverain établissant la justice et la paix sur la terre. Les chrétiens, eux aussi, vivent dans l'attente. Ils ne doivent pas identifier ce monde avec le monde à venir. Mais trop souvent ils se sont installés dans ce monde, en s'efforçant de le transformer par la force et par la violence ; et par là même, en s'assimilant aux pratiques du monde, ils ont perdu l'espérance, parce qu'ils n'ont pas voulu admettre qu'ici-bas le règne de la justice et de la paix ne peut être réalisé complètement par nos mains.

Martin Buber insiste auprès des chrétiens (1930) :

Comme membre de ce monde, le juif fait l'expérience de la non-rédemption du monde avec une acuité que ne connaît aucun autre membre de ce monde. Cette non-rédemption, il l'éprouve dans sa peau, il la goûte sur sa langue ; le fardeau du monde non racheté pèse sur lui. A partir de cette expérience physique il ne peut point admettre que la rédemption soit déjà faite ; il sait qu'elle ne s'est pas produite.

Martin Buber interpelle ainsi les chrétiens pour qu'ils ne se laissent pas bercer par l'illusion en oubliant l'espérance. Le Dieu souverain seul construira son Royaume ; l'accomplissement final et visible des promesses est encore à réaliser.

Mais cet appel vers une espérance vivante ne doit pas tourner en confrontation polémique. Malgré une divergence fondamentale, il nous faut rester ensemble pour souligner ce qui nous est commun et pour travailler les uns avec les autres. Martin Buber nous dit :

Qu'y a-t-il de commun entre nous ? Concrètement, un Livre et une attente. Pour vous, le Livre est un parvis, pour nous il est le sanctuaire. Mais il

nous est permis de demeurer ensemble en ce lieu, d'y entendre ensemble la même voix. Cela signifie que nous pouvons travailler ensemble (...) pour délivrer la parole vivante de son exil (...) Votre attente est orientée vers un retour, la nôtre vers un à-venir non encore anticipé (...) Nous pouvons attendre ensemble Celui qui va venir, et il y a des moments où nous pouvons lui préparer la route ensemble.

Cette affirmation est essentielle. Elle ne peut nous laisser dans l'indifférence. Au contraire, elle nous pousse en avant, pour travailler en demeurant ensemble et pour demeurer ensemble en travaillant, afin que la souveraineté de Dieu soit annoncée au monde par nos actes et par nos paroles. Il est d'une importance décisive dans la déchirure de notre monde que nous donnions les signes d'une unité qui dépasse toutes les scissions et tous les schismes, toutes les séparations et toutes les divisions.

C'est pourquoi, malgré les échecs et les malentendus, nous sommes appelés à tenir compte de cette espérance qui nous assure que l'unité viendra et, avec elle, l'harmonie, la justice et la paix où nous serons réunis dans la louange de Dieu. Cette vision ne nous fait pas démissionner dans nos tâches quotidiennes ; au contraire, elle nous remplit de force pour tenir bon face au défi du présent dans cette joie de l'espérance. Dans sa conférence de 1933 à Stuttgart, Martin Buber avait dit : « Qu'il y ait des mystères les uns à côté des autres, c'est le mystère de Dieu. Que le monde existe comme une maison dans laquelle ces mystères demeurent, c'est l'affaire de Dieu ; car le monde est une maison de Dieu. Il ne s'agit pas de nous évader de notre foi, ni de ruser avec nos différences pour aboutir à la communion, mais de reconnaître notre différence profonde et de nous communiquer dans une confiance absolue ce que nous savons sur l'unité de cette maison dans laquelle nous espérons qu'un jour nous serons réunis sans murs de séparation. C'est ainsi que nous servons séparément, mais ensemble tout de même, jusqu'au moment où nous serons tous, comme il est dit dans une prière juive de la fête de *Rosh-ha-Shanah*, une unique alliance pour accomplir sa volonté. »

A de telles paroles, nous n'avons rien à ajouter.